

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8.)

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13.)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS.)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5.)

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN.)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse donnez-leur une éducation chrétienne ; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX.)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES.)

— Direction — Patronage de Saint-Pierre, Place d'armes N. 1, Nice —

SOMMAIRE. — Le second anniversaire de l'élection de Léon XIII célébré dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice — La fête de s. François de Sales à Turin couronnée par une grâce de Dieu — D. Bosco à Marseille et les Conférences des Coopérateurs — S. S. Léon XIII et les Curés et les Prédicateurs — Histoire de l'Oratoire de s. François de Sales? — Orphelinat de la Navarre près la Crau d'Hyères (Var.) — Le serpent qui donne la mort ou la lecture des livres dangereux — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

LE SECOND ANNIVERSAIRE DE L'ÉLECTION DE LÉON XIII célébré dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice.

Le soir du 20 février, les jeunes gens de l'Oratoire de Saint François de Sales s'étaient réunis, au son joyeux des cloches, devant l'Autel de Marie Auxiliatrice. Ils venaient rendre à Dieu les plus vives actions de grâces pour l'élection de N. S. P. le Pape Léon XIII au Siège Pontifical, élection dont le monde catholique célébrait le second anniversaire; ils venaient surtout implorer sur le Père commun des Fidèles les célestes bénédictions.

Aux Salésiens et aux enfants de l'Établissement s'étaient joints un bon nombre de Coopérateurs et de Coopératrices de la ville de Turin.

Une allocution, courte mais bien sentie, adaptée à la circonstance, commença à préparer les esprits. — Nous avons un triple

motif, dit l'Orateur, de remercier Dieu, aujourd'hui de tout notre cœur; d'abord pour avoir, il y a deux ans, consolé son Eglise en lui donnant, avec une promptitude inespérée, un nouveau Chef visible; ensuite, pour avoir inspiré aux Membres du Conclave le choix d'un personnage dont la doctrine et le caractère étaient si bien en harmonie avec les besoins de notre époque; enfin parce qu'en Léon XIII, nous, membres de la Congrégation salésienne, nous avons retrouvé un Père, qui nous aime comme Pie IX nous aimait, qui nous aide et nous comble de ses bienfaits. L'Oratoire a reçu déjà bien des preuves de cette souveraine bienveillance; il serait trop long de les énumérer ici; du reste, nos Coopérateurs et nos Coopératrices ne les ignorent pas.

L'allocution terminée, les chœurs entonnèrent le *Te Deum*; et mille voix en chœur firent retentir de leurs notes joyeuses les voûtes du majestueux sanctuaire. Cette touchante cérémonie se termina par un *Tantum ergo* en musique et la Bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Nous avons la plus vive confiance que les prières ferventes de tant d'enfants innocents et de tant de catholiques zélés et pieux auront été acceptées du Seigneur, et obtiendront au Saint-Père toutes les grâces que, avec tant d'ardeur, désire son cœur vraiment apostolique.

Léon XIII, dès les premiers jours de son exaltation au trône de Saint Pierre, daigna nous assurer qu'il voulait être le premier et le principal Coopérateur salésien. Saintement fiers d'un si grand honneur, nous engageons tous les membres de notre pieuse Association à ne pas laisser passer un seul jour sans adresser à Dieu de ferventes prières pour qu'il nous conserve un si grand Pontife ; nous les engageons surtout à se montrer partout et toujours ses fils obéissants et dévoués, et à ne reculer devant aucun sacrifice quand il s'agit de son honneur et de sa défense.

Après Dieu et la Vierge Immaculée, que le Pape soit toujours l'objet de notre estime la plus profonde et de notre amour le plus ardent et le plus généreux. Alors nous serons vraiment fils de saint François de Sales, et, comme lui, nous verrons bénies nos personnes, nos familles et nos œuvres, car c'est au Pape surtout que l'on peut appliquer les paroles adressées de Dieu au Patriarche Abraham : « Je maudirai ceux qui t'auront maudit, et je répandrai les plus abondantes bénédictions sur ceux qui t'auront béni : *Maledicam maledicentibus tibi, et benedicam benedicentibus tibi* » (1).

LA FÊTE DE S. FRANÇOIS DE SALES A TURIN couronnée par une grâce de Dieu.

Dans toutes les Maisons de la Congrégation la fête de saint François de Sales fut célébrée avec une pompe toute particulière ; mais entre tous nos établissements, il en est un qui se distingue par l'éclat spécial qu'il donne aux cérémonies de ce jour ; c'est l'Oratoire qui porte son nom.

Les splendides décorations qui ornent l'église de Marie Auxiliatrice, l'empressement des jeunes gens et des fidèles à s'approcher des Sacrements, les accords si touchants de la musique, la parole éloquente des prédicateurs, la présence des personnes les plus distinguées de la ville de Turin, tout contribue à rendre ce jour saintement joyeux au dedans et au-dehors de l'église. Il en fut ainsi pendant ces dernières années, et, malgré la rigueur de l'hiver, notre fête, cette année, n'a pas été moins belle que les précédentes. C'est un bonheur pour nous de croire que, du haut du Ciel, notre glorieux Patron aura souri à nos cantiques d'allégresse, à nos prières et à nos vœux ; qu'il les aura présentés au Trône du Très-Haut et qu'il aura fait descendre sur nos Coopérateurs et nos Coopératrices, sur la Congrégation et sur l'Oratoire les plus abondantes bénédictions. Nous en avons

une preuve indubitable dans la faveur qu'il nous a obtenue à la fin de ce jour même.

Il était près de six heures du soir. Les jeunes gens de l'établissement et plusieurs personnes invitées se trouvaient réunis dans la vaste salle du théâtre, où nos jeunes artistes de l'Oratoire devaient nous donner une représentation dramatique, intitulée *Saint Alexis*. Le drame avait déjà commencé ; les acteurs brillaient sur la scène, vêtus à la romaine, et tenaient suspendu à leurs lèvres un auditoire d'environ mille personnes. C'était le moment où un esclave, avide de rompre ses chaînes et de jouir de la liberté, exhortait ses compagnons à incendier la maison de leur maître et à prendre la fuite ; tout à coup une forte odeur de brûlé pénètre dans le théâtre. On croit d'abord que quelque enfant, derrière les coulisses, aura enflammé du papier pour représenter le drame plus au vif... mais il en était autrement.

Voilà que la fumée s'épaissit, pénètre par les fenêtres, et une voix prudente se met à crier : « au feu ! au feu ! » Le feu en effet aurait pris, non pas sur le théâtre ou dans notre établissement mais dans la maison voisine, où se trouve une fabrique de chapeaux. A ce mot : « au feu ! » ce fut un émoi indescriptible. Ignorant ce qu'il en était vraiment, chacun supposa d'abord que le feu se trouvait dans les étages inférieurs, et que bientôt la salle du théâtre devait s'écrouler dans les flammes. Aussi, l'un pleure, l'autre crie ; celui-ci saute sur les bancs, celui-là sur les chaises... tous se précipitent les uns sur les autres pour trouver une issue et prendre la fuite. Dans cette cohue, les uns perdirent une barette, les autres un chapeau, quelques uns un pardessus ; un étranger, entre autres, se trouva dans la cour complètement déchaussé ; le pauvre homme ne s'était pas aperçu qu'il avait perdu ses souliers. Il était vraiment dangereux, dans une pareille confusion, que quelque enfant ne fût étouffé ou écrasé par la foule fugitive, ou au moins qu'il n'eût quelque membre fracturé, mais saint François ne le permit pas ; et, excepté la peur, aucun malheur ne fut à déplorer.

Cependant, ayant examiné où en étaient les choses et voyant les flammes s'élever verticalement sur la fabrique voisine, on court en prévenir le patron, qui dinait et ne s'était encore aperçu de rien, tandis que d'autres s'empressent d'aller chercher les pompiers. En attendant l'arrivée des pompes, un grand nombre de jeunes gens de l'Oratoire, et même des clercs, saisissant des seaux et des cruches, portent et jettent l'eau avec un élan si admirable et un tel succès que les patrons de la fabrique leur exprimèrent leurs félicitations et leur reconnaissance. Deux heures n'étaient pas encore écoulées qu'on avait maîtrisé cet incendie qui aurait pu durer toute la nuit et causer de grands dommages.

Inutile de dire que pour ce soir-là on ne s'occupait plus du théâtre... l'incendie nous avait tenu lieu de spectacle.

En finissant, remarquons que dans un endroit très-voisin de l'incendie se trouvaient plusieurs bombes d'esprit de vin et un baril de pétrole. Si on ne les avait pas enlevés aussitôt, cinq minutes

(1) Genes. XII, 3.

plus tard le feu s'y mettait, et alors que serait-il advenu pour notre Oratoire!

Nous avons eu en cette occasion une belle preuve que saint François de Sales veille sur nous: il couronnait notre tête d'une faveur signalée.

D. BOSCO A MARSEILLE

et les Conférences des Coopérateurs.

Dans son Numéro du 21 février dernier, un journal de Marseille, *Le Citoyen*, publiait un article sur la visite de D. Bosco à cette ville, et sur la Conférence donnée aux Coopérateurs, le 20 du même mois. On avait choisi ce jour en l'honneur du second anniversaire de l'élection de N. S. Père le Pape Léon XIII, au Souverain Pontificat.

En l'absence de D. Bosco, les rédacteurs du *Bulletin salésien* sont heureux de pouvoir reproduire cet article, soit pour satisfaire aux sentiments d'amour filial dont leur cœur est animé envers leur Supérieur et leur Père, soit parce qu'ils sont persuadés que les Coopérateurs et les Coopératrices, devenus désormais avec eux membres d'une seule et même famille, se réjouiront de savoir tout ce qui peut tourner à l'encouragement commun.

Voici donc l'article en question intitulé: *l'Oratoire de S. Léon à Marseille*.

« Jamais peut-être l'âme de l'enfant ne fut exposée à des dangers plus grands qu'à notre époque, et jamais l'Eglise, dont la fécondité providentielle proportionne les œuvres aux besoins de la société, n'enfanta peut-être un plus grand nombre d'institutions ayant pour but l'enseignement et la préservation de la jeunesse. Parmi ces institutions admirables, une des plus récentes et, en même temps, une de celles qui, avec d'humbles débuts, comme en ont toutes les œuvres bénies de Dieu, a le plus rapidement atteint un prodigieux développement, est incontestablement celle dont un saint prêtre de Turin, Don Bosco, a doté notre ville dans ces derniers temps.

« Venir en aide à la jeunesse pauvre, exposée à tant de dangers divers, lui ouvrir des asiles dans la campagne et dans les villes, l'arracher au vice, l'élever chrétiennement, lui enseigner un métier qui lui permette de gagner son pain, tel est le but que, avec l'inspiration de Dieu, se proposa Don Bosco. Il y a trente ans que cette œuvre de salut social existe, et, depuis lors, 100 maisons ont été créées dans les deux mondes, 550 prêtres salésiens coopèrent à cette entreprise de régénération: 50.000 enfants sont recueillis dans les maisons fondées dans les villes ou les fermes agricoles établies dans les campagnes.

« Chaque année 5.000 jeunes gens sortent de ces établissements et vont dans les carrières les plus diverses servir la société. Ils fussent aisément devenus, livrés aux entraînements du vice, des déclassés, des démolisseurs, et les voilà transformés en ouvriers utiles, laborieux, probes, chrétiens; il en est même qui sont devenus industriels ou ont honoré les carrières libérales.

« A peine fondée, la maison de Marseille, appelée Oratoire Saint-Léon, située à la rue Beaujour, a déjà pris les proportions d'une grande œuvre sociale. Des vastes constructions s'élèvent et pourront bientôt abriter plus de quatre cents enfants.

« Depuis un mois environ, le vénérable fondateur de la Congrégation des Salésiens, Don Bosco, est dans notre ville: il y est venu pour se rendre compte des travaux accomplis à l'Oratoire de Saint-Léon et présider à l'inauguration de la partie du bâtiment déjà terminée. Quelques nombreuses que fussent ses occupations, il n'a pu se dérober aux nombreux visiteurs appartenant à toutes les classes de la société, qui, depuis son arrivée, attirés par la renommée de ses vertus, se sont succédés chaque jour dans sa pauvre cellule. C'est un véritable pèlerinage qui s'accomplissait à la rue Beaujour et qui, en satisfaisant la piété des catholiques désireux de voir, d'entretenir le pieux fondateur de tant d'œuvres florissantes et de se recommander à ses prières, aura pour résultat de populariser dans notre ville la fondation dont il vient de nous doter. Pour donner une idée de cet étonnant concours de catholiques, nous dirons que jeudi, à deux heures au moment où nous nous présentions à la porte de la chambre de Don Bosco, une Dame, au milieu d'une affluence considérable, nous déclara qu'elle était là depuis huit heures du matin à attendre son tour.

« Une réunion de six cents personnes et plus, avait été convoquée hier dans une des vastes salles de l'Oratoire de Saint Léon pour fournir à Don Bosco l'occasion d'exposer le plan et les résultats son œuvre.

« Sa Grandeur Mgr. l'évêque avait bien voulu présider cette réunion et donner ainsi à l'œuvre de Don Bosco un éclatant témoignage de sa haute et bienveillante sollicitude.

« Pendant près d'une heure, la nombreuse assemblée a été sous le charme du récit simple et touchant qu'a fait Don Bosco, dans cet admirable langage des saints où l'on ne retrouve d'autre préoccupation qu'un ardent amour des âmes et un vif désir de procurer la gloire de Dieu.

« Un seul trait de cet exposé suffira pour caractériser l'œuvre du nouveau Vincent de Paul que l'Italie donne à la France et faire apprécier le bien que la société peut en attendre.

« Un des jeunes enfants que Don Bosco recueillait à Turin dans les rues de la ville, il y a 35 ans, et dont il avait su faire un aussi bon chrétien qu'un bon ouvrier, était allé se fixer en Espagne; apprenant ces jours-ci que Don Bosco se trouvait à Marseille, il s'empressa de traverser la mer pour venir revoir son ancien maître et lui exprimer sa gratitude. La joie fut grande de se retrouver et on ne saurait dire lequel fut le plus heureux de l'élève reconnaissant ou du bienfaiteur apprenant avec joie les fruits admirables des bénédictions du ciel sur ce chrétien modèle.

« L'assemblée n'a pas été moins émue lorsque Don Bosco a déclaré que sur les milliers d'enfants qu'il a rendus à la société, pas un seul jusqu'ici, depuis le jour de la fondation, n'a été l'objet de poursuite et de condamnation.

« M. le président des conférences de Saint Vincent de Paul s'est fait l'interprète de l'émotion avec laquelle ce récit, tout à la fois si édifiant et si instructif, a été écouté.

« Mgr. l'évêque de Marseille a pris ensuite la parole et dans une allocution toute paternelle a bien mis en relief les motifs de confiance que les catholiques de Marseille doivent avoir dans le succès d'une œuvre qui a eu pour fondements la foi la plus ardente et l'humilité la plus profonde.

« Le chaleureux appel fait par Sa Grandeur à la charité des personnes présentes aura certainement porté ses fruits.

« Mais le précieux patronage du vénéré Pasteur de notre diocèse vaudra certainement, pour l'avenir, des sympathies plus générales et un concours plus important et plus actif.

« L'Œuvre de Don Bosco est définitivement fondée parmi nous et, dès ce jour, elle prend place au premier rang des œuvres sociales qui s'imposent au zèle et à la générosité des catholiques marseillais. »

E. J.

S. S. LÉON XIII

les Curés et les Prédicateurs.

Dans l'audience accordée aux vénérables curés de la ville de Rome et aux prédicateurs du Carême, N. S. Père le Pape prononça un magnifique discours. Nous en extrayons le passage qui a rapport à l'instruction de la jeunesse, afin que la parole du Vicaire de Jésus-Christ soit pour nos coopérateurs un encouragement puissant qui les excite à avoir partout et toujours la plus grande sollicitude pour la jeunesse des deux sexes :

« C'est toujours pour Nous une douce consolation, à l'approche du temps quadragésimal, de voir près de Nous les Curés de Rome et les Orateurs sacrés choisis pour répandre au milieu de la population de la Ville éternelle la semence de la divine parole. La mission de prêtre et d'instruire le troupeau de Jésus-Christ, bien qu'elle ne soit circonscrite ni au temps ni au lieu, doit toutefois, à cette époque tourmentée, s'exercer avec un zèle encore plus grand dans cette Ville illustre de Rome, d'où, comme de la montagne sainte, le flambeau de la Foi et de la doctrine évangélique doit répandre partout ses rayons lumineux et sa bienfaisante influence.

« Cette Foi, qui est le fondement et la racine de cette justification, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, est fortement attaquée et combattue par les ennemis de l'Eglise au moyen de toute sorte d'artifices et d'embûches. Il est donc de la plus haute importance qu'elle soit conservée dans toute sa pureté et se montre vivante et agissante au milieu du peuple chrétien. Pour cela, les soins les plus vigilants sont nécessaires.

« Or, ce sont les jeunes générations, à qui on cherche à donner une éducation et une instruction que n'éclairaient point le rayon de la Foi, et que ne vivifient point les influences de la Rédemption, qui réclament plus particulièrement de nous ces amoureuses sollicitudes.

« Pour Nous, convaincu de ce péril évident et sachant bien à quelles dures épreuves la jeunesse, espérance de la société, est exposée aujourd'hui, Nous sommes efforcé d'apporter au mal un remède opportun, en procurant aux jeunes gens de nos écoles de Rome une éducation et une instruction vraiment religieuses et chrétiennes.

« La digne Commission, que Nous avons nommée à cet effet, a fait preuve d'un zèle et d'une habileté admirables, et a pleinement répondu à nos ardents désirs ; elle a su aussi tirer parti de votre œuvre à Vous, ô pasteurs des âmes ! à qui elle a aimé s'adresser pour en obtenir les lumières et les connaissances opportunes sur les besoins particuliers de chaque paroisse. Si donc, sous ce rapport, Nous avons droit d'être satisfait et consolé, Nous ne pouvons, d'autre part, Nous empêcher de vous exhorter chaudement à faire tout ce qui est en votre pouvoir pour que cette œuvre salutaire puisse toujours prospérer davantage, et porter de plus abondants fruits de salut. C'est à vous qu'il appartient, dignes Curés, d'agir auprès des familles confiées à vos soins par tous les moyens qu'un zèle prudent et une charité habile pourront vous suggérer, afin que l'éducation de leurs enfants soit religieuse et chrétienne. Montrez-leur les funestes conséquences qui résulteraient pour l'Eglise, la Société et la Famille d'une éducation irrégulière et incrédule.

« Persuadez les parents qu'ils fondent en vain sur leurs enfants les plus douces espérances, s'ils ne leur font pas donner une instruction complètement conforme aux préceptes de la Religion et de la Foi. Insistez surtout pour qu'ils les tiennent éloignés des pâturages empoisonnés de tant d'écoles protestantes, qui malheureusement, vont en se multipliant ici, à Rome, au détriment manifeste de la Foi catholique et à la ruine certaine des âmes. »

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

D. Bosco à Sassi. — Les élèves des Ecoles chrétiennes — Elan juvénile — Double embarras — La charité supplée au miracle — Maladie mortelle — Amour et vénération des jeunes gens pour Don Bosco — La guérison — Bonheur et fête — Visites aux *Becchi*.

En tous temps et en tous lieux, la jeunesse a montré un cœur plein de reconnaissance, d'amour et de dévouement envers qui l'aime sincèrement et qui cherche à lui procurer le vrai bonheur. Ainsi, le divin Sauveur, qui aimait les enfants d'un amour plus que paternel, les voyait-il venir

se presser en foule autour de sa personne sacrée. Saint Philippe de Néri ne pouvait se montrer dans les rues, sans être aussitôt entouré d'une multitude d'enfants qu'il traitait avec la bonté la plus touchante. Et, si nous voulons des exemples plus récents, les faits que nous allons rapporter, montreront à quel point les jeunes gens savaient aimer D. Bosco.

Outre le travail que lui demandait la direction de l'Oratoire et des Ecoles, D. Bosco ne laissait pas d'exercer encore le sacré Ministère dans les prisons, dans l'hôpital du Cottolengo et au Refuge ; il ne lui restait donc que très-peu de temps libre. De cette continuelle occupation de la journée, il résultait que, s'il voulait composer les livres dont il avait besoin et dont nous avons parlé plus haut, il devait étudier et travailler pendant la nuit. Ce rude labeur lui devint fatal. Au bout de quelques semaines, sa santé, naturellement débile, se détériora tellement que les médecins lui ordonnèrent un repos absolu, sous peine de se mettre dans un état irréparable, à la fleur de son âge. M. le théologien Borelli, qui lui vouait un véritable amour fraternel, lui rendit visite, dans le péril où il se trouvait, et l'envoya passer quelque temps chez M. Abbondioli, curé de Sassi, aux pieds de la colline de Superga. Il y demeurait les jours de la semaine, et le samedi il retournait à Turin, pour passer le dimanche à l'Oratoire avec nous.

Malgré les soins charitables du bon Curé et la salubrité de l'air, ce séjour n'apportait pas à D. Bosco le soulagement qui lui était nécessaire. Une des raisons principales était que, à proximité de Turin, il recevait bien souvent la visite des jeunes gens de l'Oratoire, qui, unis à ceux du pays, finissaient par lui donner une besogne assez grande. Mais il n'y avait pas que les enfants de l'Oratoire qui couraient de temps en temps à Sassi, on y voyait encore les élèves des *Frères des Ecoles chrétiennes*, qui, un jour, le mirent dans un rude et double embarras. Voici comment et en quelle occasion.

Ces Frères, si bons et si habiles, dirigeaient les écoles municipales de Turin, connues sous le nom de *Santa Barbara*, et fréquentées par plusieurs centaines d'enfants. Don Bosco y allait, toutes les semaines, confesser dans la Chapelle contiguë à leur établissement ; quelques uns venaient le trouver à l'Oratoire ; presque tous étaient ses pénitents. Or, sur la fin du printemps de cette année, se donnèrent les exercices spirituels. Pendant la retraite, on attendit D. Bosco, et, dans l'espérance que, selon son habitude, il ne manquerait pas de venir, presque personne n'avait encore songé à se confesser à quelque autre. Cependant le matin de la clôture arriva, et ces bons jeunes gens, entrant les uns après les autres au collège et ne voyant pas D. Bosco, demandèrent et obtinrent la permission d'aller le chercher au Valdocco. Là, ils ne le trouvèrent pas ; alors, ayant entendu dire qu'il se trouvait à Sassi, les voilà partis à sa recherche, pensant que Sassi était une maison qui portait ce nom-là, ou un quartier de Turin peu éloigné. Pauvres enfants ! ils ignoraient qu'ils avaient,

en comptant l'aller et le retour, plusieurs kilomètres à faire. En se voyant hors de la ville et près de passer le Pô, ils auraient dû renoncer à leur projet et retourner au Collège ; mais la réflexion ne fut jamais la vertu du jeune âge, et ces enfants, n'écoutant que la voix de leurs cœurs et suivant l'exemple de ceux qui les précédaient, continuèrent intrépidement leur marche.

Le temps était pluvieux ; bientôt, ne connaissant pas l'endroit, ils se perdirent, et les voilà cherchant D. Bosco à travers les prés, les vignes et les champs. Les personnes qui les rencontraient, leur demandaient : « Où allez-vous donc, qui cherchez-vous ? » — « Nous allons à Sassi, nous cherchons Don Bosco ; où est Sassi, où est D. Bosco ? » — « Vous vous trompez de chemin, répondaient les paysans, il vous faut retourner en arrière, tourner et monter ; et puis, nous ne savons pas du tout qui est Don Bosco ni où il se trouve. Le curé de Sassi ne s'appelle pas Bosco ; et dans les environs il n'est aucun prêtre qui porte ce nom-là. » — « Pourtant, répondaient les enfants, on nous a dit que D. Bosco est à Sassi, certainement il y est. » D'autres, qui, à l'insu des premiers, venaient à leur suite, se trompaient de nom et demandaient : « Où se trouve Sassari ? Alors ceux qui étaient interrogés, répondaient en riant : « Ma foi, Sassari est en Sardaigne, et pour y aller il faut un bateau. » Et ces pauvres enfants se trouvaient mortifiés. A la fin pourtant, remis sur le bon chemin, les uns d'un côté, les autres d'un autre, ils arrivèrent, à différentes reprises, à la paroisse, au nombre de plus de trois cents. C'était vraiment à faire pitié que de les voir couverts de poussière et de boue, et exténués de fatigue et de faim.

D. Bosco appelé se présente, et son cœur déborda de tendresse en voyant, en foule autour de lui, tous ses petits amis. — « Que voulez-vous, mes chers enfants, leur demanda-t-il ? avez-vous la permission de vos maîtres pour venir ici ? » L'un d'eux répondit au nom de tous : « Ces jours-ci nous avons fait la retraite, elle finit ce matin et nous voulons nous confesser à vous. Hier soir, nous vous avons attendu en vain à *Santa Barbara* ; alors, ce matin, ne vous ayant pas vu, nous sommes allés de bonne heure et avec la permission de nos maîtres vous chercher au Valdocco : de là, à l'insu les uns des autres, nous sommes venus jusqu'ici. Nous n'en avons rien dit à nos supérieurs, car nous pensions retourner au collège pour la Messe et la Communion. Un bon nombre d'entre nous veulent faire leur confession générale, et un très grand nombre leur confession annuelle. »

On peut aisément se figurer l'étonnement de D. Bosco et de ses hôtes. Eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer cet élan juvénile, mais en attendant, ils se trouvèrent dans un grand embarras. Comment satisfaire rapidement aux désirs d'une si grande multitude d'enfants, qui, au surplus, voulaient encore faire la confession générale ou annuelle ? Comment les faire retourner au collège pour la Communion et calmer l'inquiétude de leurs maîtres ? Et puis, ne fût-ce que pour les confesser, une douzaine de prêtres n'auraient pas suffi, et eux ne voulaient s'adresser qu'à un seul ! Il fut aisé de

leur persuader que cela n'était pas possible, et qu'ils devaient remettre la Communion au lendemain. Cela fait, D. Bosco, malgré sa grande faiblesse, se met au confessionnal. Le curé, le vicaire et un autre prêtre en firent autant ; et tous les quatre y restèrent jusqu'à une heure après-midi, sans pouvoir toutefois satisfaire pleinement la piété de ces jeunes gens.

Mais là ne consistait pas l'embarras tout entier. Ces bons enfants, en sortant de Turin, avaient fait comme la foule qui suivait Jésus dans le désert ; préoccupés de la seule pensée de trouver D. Bosco et de se confesser à lui, ils ne s'étaient pas même munis d'un morceau de pain, vu qu'ils pensaient retourner chez eux pour le déjeuner. Il était donc de toute nécessité, non seulement de satisfaire leur piété, mais encore de calmer leur appétit, qu'une promenade à jeun, avait rendu des plus ardents. Ne pouvant opérer le prodige de la multiplication des pains, le bon curé ne laissa pas Don Bosco en peine : sa charité suppléa au miracle. Il sortit donc toutes ses provisions : pain, maïs, haricots, riz, pommes de terre, fruits et fromage ; en un mot, il mit tout ce qu'il possédait en fait de comestible devant ses hôtes affamés ; et comme cela ne suffisait pas encore, il s'adressa aux voisins qui lui vinrent en aide. De cette manière, toute cette armée d'enfants put être rassasiée, et reprendre le chemin de la ville sans souffrir de la faim.

Mais si, ce matin-là, D. Bosco et son généreux hôte se trouvèrent dans l'embarras, les Frères des Ecoles chrétiennes, les Prédicateurs de la retraite et un grand nombre d'invités subirent de leur côté un grand désappointement et un grave déplaisir. A l'heure fixée pour la Messe et la Communion générale, sur les quatre cents élèves que l'on attendait, on n'en trouva qu'une ou deux douzaines : tous les autres étaient à Sassi ou pour cette fois disparus.

C'est bien là une preuve évidente que D. Bosco était vraiment aimé des enfants qui le connaissaient : il est également facile à comprendre que Sassi n'était pas le séjour qu'il lui fallait pour son repos et l'amélioration de sa santé.

Si cette journée fut pleine de consolation pour D. Bosco, elle mit aussi sa vie dans un état bien périlleux. En effet, le samedi suivant, à Turin, il fut pris d'évanouissements et obligé, malgré lui, de se mettre au lit. La maladie se développa bientôt, et l'on reconnut une bronchite accompagnée d'une toux violente et d'une sérieuse inflammation. Le pauvre D. Bosco, pendant huit jours, se vit donc réduit à toute extrémité. Il se confessa, reçut le saint Viatique et l'Extrême Onction, puis il attendit dans le calme et la résignation, que sonnât son heure dernière. M. Borelli, qui lui rendait tous les services nécessaires avec un amour et une assiduité vraiment maternels, le regardait déjà comme perdu, et, dans son chagrin, il versait un déluge de larmes.

Dès le commencement de la semaine, la funeste nouvelle de cette maladie se répandit parmi nous, et nous causa à tous une douleur vraiment indescriptible. A toute heure une bande d'enfants se trouvait à l'entrée de la chambre du bien aimé

malade, pour prendre des informations. Les paroles ne satisfaisaient personne ; les uns demandaient à le voir, les autres à lui parler, les autres enfin à le servir et à l'assister. Le médecin avait interdit l'approche de toute personne étrangère ; aussi le domestique refusait-il l'entrée de la chambre, même à nous autres. De là, les scènes les plus touchantes.

— Permettez-moi seulement de le voir, demandait l'un. — Je ne le ferai pas parler, assurait un second. — Je n'ai qu'une seule parole à lui dire, ajoutait un troisième, et je ne peux pas me résigner à ce qu'il meure avant que je la lui dise. — Si D. Bosco savait que je suis ici, il me ferait entrer, disaient quelques uns ; veuillez donc me permettre d'avancer, ou bien annoncez-moi. — Le domestique restait inexorable. — « Votre présence, répondait-il, lui ferait éprouver une trop grande émotion, et couperait ce léger fil qui le tient encore à la vie. Et puis, si j'en laisse entrer un, il faudra laisser entrer les autres, et d'autres encore, et cela n'en finirait plus. » Alors ces enfants s'abandonnaient aux sanglots, et excitaient l'émotion des assistants. — Pauvres petits ! disaient-ils, voyez donc comme ils l'aiment !

Mais ce n'était pas seulement par leurs larmes que les jeunes gens montraient l'affection qu'ils portaient à D. Bosco, c'était surtout par leurs actes. Voyant que les remèdes humains ne laissaient plus aucune espérance, ils eurent recours à ceux du Ciel avec une ferveur admirable. Divisés en différentes sections, ils se succédaient, du matin jusqu'au soir, dans le Sanctuaire de la *Consolata*, suppliant Marie de leur conserver un ami et un père tant aimé. Puis à cette intention, ils faisaient brûler des cierges devant la statue miraculeuse ; ils entendaient des Messes, ils faisaient la sainte Communion. Le soir, ils ne pouvaient se mettre au lit, sans avoir adressé au Ciel une prière spéciale pour D. Bosco, ils invitaient les membres de leurs familles à s'unir à eux ; quelques uns même passaient la nuit en prières. Les uns firent vœu de réciter le Rosaire en entier pendant un mois, d'autres pendant une année, quelques uns même s'engagèrent pour toute la vie. Les autres jeûnèrent, ces jours-là, au pain et à l'eau, et promirent de jeûner pendant des mois et des années, si Marie rendait la vie à leur cher D. Bosco. Nous savons parfaitement que plusieurs jeunes ouvriers maçons, pour obéir à leur vœu, jeûnèrent rigoureusement pendant quelques jours, sans ralentir en rien leurs pénibles travaux. Or quel sera le fruit de tant de prières et de tant de bonnes œuvres ?

C'était un samedi du mois de juillet, jour consacré à l'auguste Mère de Dieu. Prières, communions, mortifications, tout s'était fait en très-grand nombre. Malgré cela, le soir venu, aucun rayon d'espérance ne nous avait encore apporté l'heureuse nouvelle que le Ciel nous avait exaucés. Le cher malade se trouvait toujours dans un grand danger et les personnes qui le soignaient comptaient le voir mourir pendant la nuit. Les médecins, réunis en consultation, furent de cet avis. D. Bosco, de son côté, sentant ses forces l'abandonner, avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie, et ne songeait plus qu'à remettre son âme entre les mains de son divin

Créateur. En ces moments suprêmes, tandis que les autres pleuraient, lui, avec un air calme et serein, les exhortait au courage; souvent, ses propos saintement joyeux finissaient par consoler ses amis et faisaient naître le désir d'être à sa place.

Mais sera-t-il donc vrai que la faux de la mort doit trancher une vie qui nous est si chère, et laisser dans nos cœurs une plaie si cruelle? — Non: Marie, sensible à nos prières, ne désolera pas tant de jeunes gens qui ont placé en Elle toute leur confiance. Attendrie par nos larmes, Elle a recueilli nos demandes et nos vœux, Elle les a présentés au trône de Dieu et nous a obtenu la grâce tant désirée; en un mot, elle s'est véritablement montrée la Mère pleine d'amour et de consolation.

Grâce à sa bonté maternelle et à la miséricorde de Dieu, cette nuit, jugée la dernière selon les calculs humains pour notre Directeur et notre Père, fut justement celle qui mit fin à notre inquiétude et à notre douleur. Vers minuit, M. Borelli qui l'assistait pour lui faire la recommandation de l'âme et recueillir son dernier soupir, se sentit inspiré de lui suggérer d'adresser à Dieu une prière pour sa guérison. D. Bosco répondit: Abandonnons-nous à la sainte volonté de Dieu. — « Dites au moins: Seigneur, si c'est votre bon plaisir, faites que je guérissse; » mais lui ne voulait pas. — « Je vous en prie, mon cher Don Bosco, insistait le tendre ami, répétez seulement ces paroles et répétez-les de cœur: Seigneur, si c'est votre bon plaisir, faites que je guérissse. » Alors le malade, pour le consoler, murmura d'une voix presque éteinte: « Oui, Seigneur, si c'est là votre bon plaisir, faites que je guérissse. » A ces paroles le bon théologien essuya ses larmes, et, le front serein, s'écria: « Cela me suffit, maintenant je ne crains plus rien. » Comme s'il avait su qu'à tant de prières, il ne manquait que celle de D. Bosco pour être exaucées; il ne se trompa point. Peu après, le malade s'endormit; à son réveil, il se trouva hors de danger, et comme renaissant à une vie nouvelle. Une prudente discrétion nous empêche de révéler ici et en ce moment quel fut le secret d'une telle guérison. Le matin, les deux docteurs, M. Botta et M. Cafasso, venus lui rendre visite, avec la crainte de le trouver mort, ne purent s'empêcher de lui dire, en lui tâtant le pouls: « Mon cher Don Bosco, vous pouvez aller rendre grâce à la *Madone* de la *Consolata*, elle l'a bien mérité. »

Notre plume est impuissante à décrire la consolation qui inonda tous nos cœurs, à la nouvelle du rétablissement de la santé de Don Bosco. Notre allégresse fut si vive que, impuissants à nous servir de paroles, nous versions des larmes abondantes. Quel changement! Hier, c'étaient les larmes d'une douleur amère; aujourd'hui, les larmes de la joie la plus pure! *Oh! vive Dieu! vive Marie!* nous criâmes-nous alors. *Vive Dieu! vive Marie!* répétions-nous encore aujourd'hui, avec des milliers d'autres compagnons.

Cette joie, ces *vivats* se renouvelèrent plus solennellement, lorsque D. Bosco, appuyé sur une canne, put venir jusqu'à l'Oratoire. C'était un dimanche, après-midi. Sachant qu'il voulait venir

nous voir, nous allâmes le prendre au Refuge. Les plus forts d'entre nous le portèrent sur une grande chaise; et, les uns devant, les autres, derrière, ceux-ci à droite, ceux-là à gauche, tous, nous lui faisons cortège. De peur de le gêner, les jeunes gens n'osaient pas se presser trop près de lui. L'émotion arrachait des larmes à tout le monde, même à D. Bosco. Ce fut un spectacle si attendrissant, une fête si belle, que l'imagination peut seule nous en donner une idée, mais dont on ne peut faire un tableau. M. le théologien Borelli fit le sermon; et, à propos de la grâce que Dieu nous avait accordée à l'intercession de Marie, il nous engagea à mettre toujours notre confiance en Elle, et à Lui prouver notre reconnaissance en persévérant dans le bien et en fréquentant assidûment l'Oratoire. D. Bosco à son tour nous adressa quelques paroles. Entre autres choses, il nous dit: « Je vous remercie des preuves d'affection que vous m'avez données durant ma maladie; je vous remercie des prières que vous avez adressées à Dieu pour ma guérison. Je suis persuadé que c'est à ces prières que je dois mon rétablissement; aussi la reconnaissance veut que je consacre à vos intérêts spirituels et temporels toute cette vie que vous m'avez obtenue. Je promets de le faire, tant que le Seigneur me laissera sur cette terre, et j'espère que, de votre part, vous ne manquerez pas de m'aider. » Puis, il termina en disant: « Mes chers enfants, le bon Dieu, cette fois, ému par vos larmes, a éloigné de moi la mort. Remercions-le de tout notre cœur; mais souvenons-nous de ce que, le voulions ou non, un jour viendra, où, vous et moi, il faudra nous résigner à mourir. Oh! dès maintenant, vivons donc en bons chrétiens, afin que alors nous soyons tous réunis dans le Ciel: là on ne meurt plus: là, on ne connaît jamais plus la douleur et les larmes. » Après cette allocution, on exposa le T. S. Sacrement, et, en action de grâces, on chanta le *Te Deum* avec un élan inexprimable.

Puis, ayant eu connaissance des vœux assez graves que quelques-uns d'entre nous avaient faits sans la réflexion nécessaire, D. Bosco, en sage directeur spirituel, se hâta de les changer en pratiques possibles et d'une plus grande utilité spirituelle. Ainsi, il changea les jeûnes en simples mortifications, les Rosaies entiers en chapelets, ou en d'autres pratiques pieuses, les vœux perpétuels en vœux temporaires, et ainsi de suite.

Cette maladie, qui mena D. Bosco aux portes de la tombe, et nous causa de si terribles angoisses, arrivait dans les premiers jours du mois de juillet 1846, époque où il devait cesser d'habiter le Refuge, pour transporter son domicile à l'Oratoire du Valdocco. Mais les préparatifs n'étant pas encore terminés pour le recevoir, et lui, ayant besoin de faire une bonne convalescence, dut se rendre à Murialdo de Castelnuovo, sa patrie, pour y passer quelque temps au sein de sa famille.

Mais D. Bosco et ses jeunes gens ne devaient pas confirmer le proverbe: « *Loin des yeux, loin du cœur*; » nous étions toujours l'objet de ses pensées, comme lui l'était des nôtres. Bien que M. Borelli, aidé de MM. Pacchiotti, Vola, Carpano et de quelques autres prêtres, fit très-bien marcher

l'Oratoire, il nous semblait toutefois que, D. Bosco absent, il y manquait l'âme et le cœur.

De là, nos conversations continuelles sur lui, sur la proximité, plus ou moins probable, de son retour, sur le bonheur que nous aurions de l'avoir au milieu de nous. Il n'y avait pas un mois qu'il avait quitté Turin, que nous avions déjà commencé à l'importuner par nos lettres; puis, nous étant consultés et divisés en différentes bandes, nous entreprîmes d'aller lui rendre visite, ce qui ne demandait pas moins, aller et retour, de vingt milles (1) de chemin. Généralement, nous partions le matin pour retourner le soir. Outre le désir ardent de le voir, nous avions encore un autre but: nous savions que des jeunes gens de ses environs s'étaient déjà groupés autour de lui, et donnaient lieu à un petit Oratoire, dans sa maison. Nous avouons franchement que nous en ressentîmes un peu de jalousie, et surtout une grande crainte qu'ils nous le ravissent. Un jour, l'un de nous lui dit en souriant: « Ou vous, Père, vous viendrez à Turin, ou nous, nous transporterons l'Oratoire aux *Becchi*. » Mais lui nous consola et nous dit: « Continuez, mes bien-aimés, à être bons et à prier, et je vous promets de retourner au milieu de vous, avant que ne tombent les feuilles d'automne. »

Nous verrons, dans le prochain numéro, comme il a maintenu sa promesse.

ORPHELINAT DE S. JOSEPH DE LA NAVARRE Près LA CRAU D'HYÈRES (Var.)

« Il y a environ cent mille enfants en France, disait dernièrement M. Bonjean, le fils de l'illustre martyr de la Commune, qui grouillent dans les rues et les carrefours des villes, en contact perpétuel avec leur corruption et leurs vices. »

Orphelins de père et de mère, ou bien fruits du désordre et délaissés, c'est à la société de les protéger, de leur fournir des refuges et de les élever selon les lois de la probité, de la morale, de la Religion. Ce devoir qui incombe aux pouvoirs publics de veiller à l'éducation des enfants abandonnés ou dont la position est de nature à former des êtres pervers naît du sentiment humain et a sa source dans le désir et la volonté que toute société organisée doit avoir de vivre, de se protéger, de marcher dans la voie du progrès moral et physique.

Aussi voit-on la charité privée, chaque jour, s'inquiéter de leur sort et ouvrir en leur faveur, des ouvriers, des orphelinats, des patronages.

Parmi tous les asiles que le dévouement chrétien a créés si nombreux pendant ces dernières années en faveur de l'enfance malheureuse, il n'en est pas de si utiles que les orphelinats agricoles.

C'est une vérité admise que la France est un pays agricole. Il y a pour elle un véritable danger

de négliger son sol que la nature a doué d'une fertilité si exceptionnelle.

C'est son intérêt, et un intérêt de premier ordre, il doit la porter à développer en première ligne les produits du sol. Là est la condition de son indépendance et de sa grandeur morale et matérielle.

A ce point de vue, les orphelinats qui ont pour objet de former des cultivateurs, des agronomes, des ouvriers pour la terre, ont une excellence que personne ne peut contester.

Ils en possèdent une autre qui ne mérite pas une moindre considération. C'est un fait aujourd'hui malheureusement trop constaté et que l'expérience journalière met en relief, que le travail de la campagne moralise, tandis que celui de l'atelier mal compris corrompt souvent; celui-ci affaiblit le corps et abaisse l'âme, tandis que celui-là fortifie, élève et ennoblit l'un et l'autre.

Le désordre recrute ses rangs parmi les ouvriers des villes, tandis que ceux de la campagne échappent à ses pernicieuses influences. C'est pourquoi dans l'état actuel des choses, c'est surtout au milieu des champs qu'il convient de fixer les asiles de l'enfance abandonnée. C'est là qu'elle trouve un air sain, des travaux qui en développant ses facultés physiques, ouvrent son âme aux bonnes pensées, et son cœur aux nobles sentiments.

Quand nous avons pris la direction de l'orphelinat agricole de la Navarre, nous avons eu en vue ces vérités, et nous nous sommes dit qu'il ne se pourrait jamais que les hommes d'intelligence et de cœur ne le soutinssent pas avec énergie. Le public qui nous lit doit comprendre qu'un établissement tel que le nôtre, pour faire du bien dans une large mesure, a essentiellement besoin de secours.

Il lui faut des directeurs, des surveillants consacrés aux soins des enfants, et un nombreux personnel.

Quant à la nourriture et à l'entretien des enfants, il est facilement concevable, pour quiconque réfléchit, qu'on ne saurait, par le temps qui court, en trouver tous les frais dans les revenus de la terre.

Faut-il que pour cela les orphelinats agricoles périssent? Non certes. Aujourd'hui, pour tous ceux, qu'anime l'esprit du christianisme et qui s'intéressent à l'avenir du pays, à son relèvement moral, à sa restauration religieuse, il y a un devoir marqué, c'est de venir en aide aux ouvriers de l'Evangile, aux instituteurs, aux pères des orphelins.

Qu'on nous demande, qu'on exige de nous une exploitation intelligente des biens que nous avons, soit. Qu'on exige encore que, nous inspirant de la difficulté des temps et de la dureté particulière des circonstances qui ont cours, nous veillions aux dépenses et n'en fassions que d'indispensables, nous le voulons bien. Mais il restera toujours vrai que, pour rester ouverte à l'infortune, notre Maison doit s'appuyer sur la charité.

Ce n'est pas quarante, cinquante malheureux enfants que nous voudrions former pour la religion et la patrie, mais des centaines.

Notre ambition parce qu'elle est sainte et a le bien pour objet, se sent grande et sans limites ;

(1) Le mille italien équivaut à environ 2 kilomètres et demi.

pourquoi faut-il, à notre inexprimable regret, en faire taire les aspirations et les pensées ? Oui nous avons l'espoir que bientôt notre colonie agricole pourra se doubler, se tripler en nombre.

Tout un essaim formidable d'enfants qu'étreint la misère dans tout ce qu'elle a de plus terrible, n'attend qu'un signe pour venir autour de nous se former au travail et aux vertus de l'ouvrier ; il n'appartient qu'à la générosité de ceux qui comprennent et approuvent nos travaux, de hâter le moment où nous pourrions réaliser nos vœux.

Nous sommes dans un pays que de nobles cœurs habitent, à la porte d'importantes cités, qui ne sont jamais restées sourdes aux inspirations de la charité chrétienne, au milieu de populations essentiellement sympathiques à tout ce qui touche aux intérêts de l'agriculture ; le refuge que nous avons ouvert à l'enfance abandonnée ne peut que s'accroître, prospérer et grandir.

On ne trouvera pas déplacé en nous, que nous livrions à la réflexion de ceux qui nous lisent les paroles suivantes : *Orphano tu eris adjutor* ; tu seras le soutien, le protecteur de l'orphelin. Elles s'adressent à quiconque a une part, grande ou petite, aux biens de la fortune. Quand les enfants n'ont plus ni père, ni mère, c'est cette parole sainte, c'est ce commandement divin qui sait leur en trouver.

LE SERPENT QUI DONNE LA MORT

ou

La lecture des livres dangereux.

C'est avec plaisir que nous publions cet article, que nous envoya un savant chanoine de la cathédrale d'Orvieto, Coopérateur salésien. Puisse-t-il être pour nos Coopérateurs et nos Coopératrices un stimulant puissant qui leur fasse rejeter bien loin de leurs maisons toute feuille et tout livre dangereux, et un encouragement à se procurer de bons et édifiants ouvrages.

Voyez les impies : ils écrivent, ils impriment, ils répandent leurs livres, remplis d'erreurs, de mensonges et d'impudence. Que veulent-ils ? dénigrer et abattre, s'ils le pouvaient, la Religion de Jésus-Christ. Vains efforts ! appuyée sur son autorité, sur ses dogmes, sur sa morale et sa doctrine, Elle se rit de leurs attaques, et reste inébranlable comme le rocher battu par les vagues courroucées de l'Océan ! Là, les tyrans voulurent l'étouffer dans le sang, et le sang fut une rosée céleste qui rendit la moisson plus abondante ; là, les hérétiques l'attaquent dans sa doctrine, et la vérité sort du combat plus brillante ; ici enfin les impies veulent l'avilir et la persécuter ; ils ont toute libéralité ; ils peuvent renier leurs serments, apostasier, blasphémer dans leurs écrits et blasphémer dans leurs discours, la Religion apparaît plus vigoureuse et plus belle. Mais si l'Eglise de Jésus-Christ n'a rien à craindre des livres pervers, le péril reste néanmoins très dangereux pour nous ; car notre faiblesse ne nous

expose-t-elle pas à succomber aux attaques sans nombre que nous préparent les impies avec leurs livres irréligieux, immoraux et corrupteurs ? De grâce, donc, comme nous fuirions l'aspect d'un serpent, dont le venin donne la mort, fuyons la lecture de tout livre mauvais.

Tout nous y convie : la raison, les exemples, l'histoire, la législation et l'autorité.

1. — La raison.

Les animaux sont doués d'un instinct naturel, qui les pousse à se dégager des embûches qu'on leur a tendus, à mettre leur demeure à l'abri du danger, à fuir à l'approche menaçante du chasseur. Ce que l'instinct fait chez les animaux, la raison le fera chez l'homme avec plus de puissance : or que suggère-t-elle à tout homme ? De veiller à éloigner de lui tout péril, qui pourrait lui causer du préjudice ; et cette vigilance doit redoubler quand il s'agit des préjudices de l'âme, de l'esprit et du cœur. Or, qui oserait douter que ces dangers si graves ne se rencontrent pas dans la lecture des livres mauvais ? A l'exception des hommes d'Eglise, à qui incombe l'obligation de s'instruire sur les règles de la théologie et de la morale, bien peu, parmi les laïques, sont suffisamment instruits dans la science religieuse pour pouvoir facilement discerner la vérité de l'erreur et découvrir les ruses frauduleuses des écrivains impies, habitués à donner au mensonge l'apparence de la vérité. La plupart des hommes n'ont pour toute science religieuse, que ce qu'ils ont appris, enfants, dans le catéchisme. Et une si petite dose d'instruction suffirait-elle pour qu'ils puissent lire, sans danger de perversion, ces livres où l'erreur se cache comme le poison dans une coupe d'or : c'est-à-dire dans les romans, les poésies, les nouvelles, les drames ; mensonges colorés, embellis, revêtus de toutes les grâces du style, de toute l'élégance du langage, de toute la vivacité de la conception ? Pourront-ils lire impunément de tels livres, ces jeunes gens si peu instruits, dont le caractère est si ardent et si léger, et qui jouissent d'une pleine liberté ? Le pourront-elles ces jeunes filles habituées au luxe, aux divertissements, aux discours frivoles et flatteurs ? Ces femmes, qui si rarement vont à l'Eglise et s'approchent des Sacrements, mais qui fréquentent avec tant d'assiduité les théâtres et les sociétés légères ? ces hommes si prudents et si sages pour les choses de la terre, si insoucians pour les choses du Ciel ? — Non, jamais ! Il est impossible que les lecteurs de ces livres n'en subissent pas les effets pernicieux. L'erreur, qui s'y glisse, ne détruira pas complètement leur foi, mais en obscurcira la lumière ; elle n'anéantira pas la certitude de leurs croyances, mais elle fera naître des doutes ; leur esprit sera toujours soumis, mais parfois il deviendra rebelle ; en somme, ils croient encore, mais ils n'ont qu'une foi vacillante. Or, comme la sainteté des mœurs est en rapport avec la pureté de la foi ; lorsque celle-ci est hésitante, celle-là s'écroule ; voilà donc l'effet d'une mauvaise lecture ;

elle pervertit l'intelligence, elle gâte le cœur, elle corrompt les mœurs. Mais supposons qu'il n'en soit pas toujours ainsi; le lecteur de tels livres sera néanmoins toujours coupable d'avoir violé la loi de la raison; loi qui non seulement ordonne à l'homme de ne pas donner une cause aux tristes effets qui doivent en être la conséquence, mais encore qui défend de s'exposer au péril de les affronter; ainsi se rend coupable de suicide celui qui se donne la mort avec un couteau, comme celui qui, avec le même couteau, cherche à se donner la mort. Avec de telles pensées, comment, en lisant de tels livres passer les heures nombreuses du jour et même de la nuit? Rire, railler, blasphémer, souiller son âme, la blesser grièvement, et lui occasionner la mort éternelle! Quelle folie, quelle cruauté!

II. — Les exemples.

Les livres mauvais, avons-nous dit, causent un préjudice terrible à l'intelligence et au cœur de ceux qui les lisent; les exemples que nous offre l'histoire du passé et du présent viennent encore confirmer cette triste vérité. Nous en avons une preuve indubitable dans ces personnages célèbres qui, après avoir brillé par leur science et leurs vertus, sont tombés dans l'opprobre des erreurs les plus honteuses. C'est un Eutichès, qui de zélé défenseur de la Foi, après avoir lu un livre manichéen, devient le chef d'une multitude innombrable d'hérétiques; c'est un Bardassanès de Syrie, en Mésopotamie, qui, converti à la foi, plein d'ardeur à soutenir dans ses écrits et dans ses discours la Religion de Jésus-Christ, renonce à sa croyance, après la lecture des livres de l'hérésiarque Valentin, et en adopte les erreurs auxquelles il en ajoute encore de nouvelles. — Et Julien d'Alicarnasse, pourquoi perdit-il la foi? et le prêtre Avite, et Bolincherus, pour quel motif devinrent-ils hérétiques? uniquement parce que l'un avait lu les ouvrages d'Origène, et l'autre ceux de Mélanton. Les livres des Priscillianistes ne corrompirent-ils pas l'Espagne et le Portugal? ceux de Wicleff n'infectèrent-ils pas la Bohême? Quels tristes effets n'eut pas dans le xvi^e siècle la diffusion des doctrines de Luther en Allemagne? dans le xviii^e celle des écrits encyclopédiques en France? dans le xix^e celle des œuvres des francs-maçons en Italie, je dis plus en Europe! Si les colonnes s'écroulent que deviendront les roseaux? D'où vient donc, chez les hérétiques et les libertins, cette rage infernale qui les pousse à imprimer, à répandre des livres parsemés d'erreurs, de mensonges et de calomnies? d'où vient-elle, sinon de cette persuasion que, tôt ou tard, tels sont les livres, tels deviendront les lecteurs, chrétiens ou incrédules, honnêtes ou immoraux, religieux ou impies? Du reste, ces livres ne pervertissent pas seulement l'intelligence, ils corrompent encore le cœur, en corrompant les mœurs. Les exemples anciens abondent, ceux que nous avons cités suffisent; il est mieux de jeter un voile sur le douloureux spectacle de tant d'impiétés sacrilèges, de tant de cruels délits. L'ivraie ne produit jamais du froment.

III. — L'histoire.

L'histoire, école de la vie humaine, nous montre que, l'intime et universelle persuasion des hommes, fut de regarder la lecture des mauvais livres comme très dangereuse à cause de ses funestes conséquences. Ainsi, les Athéniens exilèrent, après avoir brûlé leurs écrits, les auteurs qui avaient osé insulter leurs divinités; les Grecs se défirent des ouvrages de l'immonde Epicure: les Romains firent tomber dans l'oubli les livres de Numa, comme hostiles aux dieux de Rome, et l'opuscule de Cicéron, intitulé *De natura Deorum*, courut le même danger. César Auguste livra aux flammes plus de deux mille volumes qu'il jugea pernicieux à la République; il interdit la publication des livres immoraux d'Ovide, et relégua l'auteur en exil. Platon demande que l'on éloigne toujours de la ville, les livres obscènes: et dans tout le domaine de Sparte, se publia un décret qui défendait de lire les écrits d'Archiloque, comme regorgeant de trop d'obscénités. Tant les païens même avaient à cœur de conserver les bonnes mœurs au sein de la religion! Honte et mépris à nos temps, dans lesquels est donné le plus libre accès, dans la ville, dans la campagne et dans les familles, à toute sorte de livres, de journaux et de photographies! et cela pour la singulière raison qu'une telle diffusion offre la faculté de réfuter l'erreur, de combattre la calomnie, de jeter un défi au mensonge, de défendre et de confirmer la vérité. Raison bien digne de celui qui ne sait pas raisonner! Mais depuis quand peut-on s'empoisonner sous prétexte que l'on possède un antidote? depuis quand peut-on allumer un incendie parce qu'on a de l'eau à sa disposition pour l'éteindre? serait-il raisonnable, l'homme qui avec le blé sèmerait l'ivraie, sous prétexte qu'au moment de la moisson on pourra les séparer l'un de l'autre? Et parce que, aux maux occasionnés par les lectures obscènes et irréligieuses, on pourra opposer quelques remèdes, sera-t-il permis de répandre ces livres, et ainsi d'empoisonner l'intelligence, le cœur et le génie; de difformer la morale; d'infecter les mœurs, de gâter les plus beaux instincts de l'homme, et de pousser la jeunesse à la dégradation, au suicide, et au crime? Empoisonner, parce que l'antidote est là est-ce l'acte d'un homme sensé ou d'un fou? est-ce là le progrès, la civilisation, la lumière? ou n'est-ce pas plutôt le retour vers l'erreur, l'ignorance et la dégradation?

IV. — La législation.

Si nous voulons avoir une preuve de la rigueur des lois, promulguées par les tyrans païens contre ceux qui, dans leurs actes ou leurs paroles, méprisaient la Religion de leurs faux dieux, nous la trouverons dans les tourments et dans la mort cruelle que l'on fit subir à tant de millions de martyrs. Ne serait-il pas juste d'imposer ces peines à tant d'indignes auteurs qui, dans leurs écrits, essaient de détruire le culte du vrai Dieu pour rétablir celui de Satan? Autrefois le grand Constantin, non

content de multiplier les exemplaires des Livres Saints, déchirés et disparus dans le trouble des persécutions passées, décréta que, après une recherche minutieuse dans toutes les familles, on livrât encore aux flammes, les livres de Porphyre et de tous les adversaires de la Religion chrétienne. Théodose, lui aussi, renouvela cette loi contre les écrits impies et immoraux, émettant la raison « qu'ils provoquent la colère de Dieu et qu'ils portent préjudice aux âmes. » Les édits émanés de Marcien, de Justinien et des autres empereurs sont parfaitement conformes à ces proscriptions. Persuadés que la religion est la base la plus solide sur laquelle puissent, sans crainte, s'appuyer le trône et la société, ils consacrèrent tout leur zèle à proscrire les mauvais livres, dont les effets diaboliques seraient d'en amoindrir l'influence et d'en nier la divinité. Que dirons-nous maintenant de l'Eglise, animée du zèle le plus vif pour préserver ses brebis des pâturages nuisibles ? s'est-elle jamais lassée d'élever la voix contre de tels ouvrages ? Dépositaire et interprète de la vérité, de la foi et de la morale, au nom de l'autorité que lui transmet son divin Fondateur, elle a établi les tribunaux, qui, devant servir de règle à ses fils, ont pour mission de juger si un livre est bon ou mauvais, et même de lancer l'anathème contre celui, qui, sans permission apostolique, oserait lire des ouvrages censurés. Dans un temps tout récent, Pie IX, d'heureuse mémoire, et son successeur Léon XIII ont dénoncé comme dignes d'exécration quelques journaux, qui jouissaient d'une vogue immense. Or que nous démontre cet accord du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel ? c'est que, de tous temps, les sages ont regardé les mauvais livres comme la source de l'impiété, du libertinage et de la rébellion. Et alors, les honnêtes gens, mais surtout les bons chrétiens, ne doivent-ils pas les rejeter avec horreur et s'abstenir de les acheter, de les lire ou de les garder auprès d'eux ? Mais, hélas ! que dis-je ? les rejeter avec horreur ? n'est-ce pas plutôt parce qu'ils les connaissent mauvais et défendus, que les jeunes gens désirent plus ardemment se les procurer et les lire ? Infortunés ! c'est le rire sur les lèvres que vous saisissez l'hameçon qui blessera, non votre corps, mais votre âme, et qui lui occasionnera la mort la plus redoutable, la mort de la grâce !

V. — L'autorité.

La conduite des premiers champions du Christianisme nous montre comment nous devons nous comporter avec les écrivains et les livres pervers. Saint Jean ordonne de ne jamais recevoir dans sa maison, et même de ne jamais saluer, celui qui aurait osé proclamer et répandre des doctrines contraires à l'enseignement des Apôtres. Quant à lui, il se garda bien d'avoir quelque relation avec l'hérésiarque Hébron ; il refusa même d'entrer dans la baignoire dont s'était servi l'hérétique Cérinthe. Saint Polycarpe suivit la même ligne de conduite envers l'hérétique Marcion, et Eusèbe de Vercelle eût préféré mourir de faim, plutôt que recevoir un morceau de pain de la main des Ariens. Or, s'il

est dangereux d'avoir des relations avec les impies, même pour des choses indifférentes, ne sera-t-il pas beaucoup plus dangereux encore de lire des ouvrages imprégnés de leurs doctrines et de leurs sentiments ? Si la parole des impies, qui, à peine proférée, se perd dans l'air, est déjà un poison et un chancre qui défigure l'intelligence, le cœur et l'âme de celui qui l'écoute, combien plus cruel ne sera pas le langage contenu dans un livre mauvais ? ne peut-il pas se conserver longtemps, se parcourir à l'aise, avec lenteur et délices ? passer d'une famille à l'autre ? servir d'occupation à tant de jeunes gens oisifs, et à tant de jeunes filles élevées à la moderne ? Aussi, saint Paul, pour prévenir de toute rechute les nouveaux convertis du paganisme, ordonna, à Ephèse, de livrer aux flammes tous les livres de superstition qui s'y trouvaient, et dont la valeur ne montait pas à moins de cinquante mille deniers d'argent. Amateurs des livres dangereux, à l'exemple des chrétiens d'Ephèse, jetez vos livres aux flammes ; car le feu que vous leur épargneriez sur la terre pourrait devenir terrible contre vous pendant l'éternité ! (A suivre).

D. BOSCO A NICE.

Nous avons la joie d'annoncer aux amis de notre œuvre que les Maisons récemment fondées en France prospèrent visiblement sous le regard de la Providence divine.

En quittant Marseille, où il venait de recueillir les preuves les moins équivoques d'une sympathie universelle, notre vénéré Fondateur est arrivé à Nice, à son Orphelinat de Saint Pierre, le mardi 24 février, dans la soirée. Il y est resté jusqu'au samedi 6 mars. Le même empressement, la même générosité des fidèles, la même confiance des âmes souffrantes, dont il est un si puissant consolateur, l'y ont entouré à toutes les heures du jour, au point que ses confrères eux-mêmes avaient grand-peine à l'aborder. C'était du matin au soir, un concours sans cesse grossissant. Les lettres seules, pendant ce court espace de temps, ont dépassé le nombre de huit cents ; et l'on sait que Don Bosco tient à répondre à toutes, autant que cela lui est possible.

Nous ne disons point ces choses pour la glorification du serviteur de Dieu, simple, actif et docile instrument des miséricordes de Notre-Seigneur, en ce temps de grandes iniquités ; nous voulons seulement engager nos lecteurs à remercier avec nous le Ciel de la protection singulière qu'il accorde à nos humbles efforts pour le salut des pauvres enfants abandonnés.

Jeune et dans les labeurs de sa fondation, notre Maison de Nice a de pressants besoins. Outre les frais d'acquisition du terrain et des bâtiments, frais non encore acquittés, il faut compter la dépense quotidienne de plus de cent personnes, les réparations et constructions, l'achat des métiers, et, ce qui va plus loin, la nécessité de s'agrandir, par suite

des demandes continuelles d'admission d'enfants dignes d'intérêt, et qu'il est impossible de satisfaire. Le double des bâtiments actuels y suffirait à peine. Et puis, il devient indispensable d'édifier une chapelle, la salle qui présentement en tient lieu étant trop basse, trop étroite, mal placée.

Deux appels en cette circonstance, ont été adressés à la charité des fidèles. Le premier, par la bouche de l'éloquent P. Lacouture, jé-uite, prédicateur de la station quadragésimale à la paroisse de Notre-Dame, en présence de Don Bosco ; il a été fructueux au-delà de ce que nous espérons. Le second, dans la chapelle provisoire de l'Orphelinat de saint Pierre, où la plupart de nos protecteurs avaient bien voulu se rendre à l'invitation de Don Bosco lui-même, qui, suivant nos constitutions, venait exposer les travaux de l'année écoulée. Ce qu'il a dit a vivement ému le pieux et charitable auditoire, soit au point de vue général de l'œuvre, soit par les faits de bénédiction qui ont été racontés. Don Bosco s'exprimait en français, langue qui lui est plus familière à la lecture que dans la chaire, et où la naïveté de ses expressions, et d'une tournure toute italienne, semblait ravir d'autant mieux les assistants, suspendus à cette parole d'apôtre. La quête s'en est ressentie, et là encore nous avons recueilli autant et plus que nous le pouvions attendre après les sacrifices de l'avant-veille. C'est une chose merveilleuse que cette fécondité comme inépuisable de la charité catholique, en face de l'égoïsme sordide des mondains vivant en dehors de l'Évangile. S'il est une démonstration palpable de la divinité de l'Église, c'est bien celle-là.

Nous ne taïrons point un trait charmant. Don Bosco, après son discours, passait lui-même dans les rangs, présentant à chacun son plateau, où Mgr. Sola, ancien évêque de Nice, dévoué protecteur des Salésiens, venait de déposer un billet de banque. Un monsieur bienveillant y met à son tour un louis d'or. — « Dieu vous le rende ! » dit doucement le vénéré quêteur. — « Ah ! si c'est comme cela, reprend le donateur, je veux qu'il m'en rende un peu plus ! » Et il jette un second louis.

Non contents de présenter leur offrande aux deux quêtes, plusieurs familles y ont ajouté des dons nouveaux par lettres. Le bon Dieu sait leurs noms, il les a inscrits sur les registres de la récompense.

En quittant Nice, le samedi 6 mars, Don Bosco a pris la route de Rome, dans l'intention de visiter les autres Maisons qu'il a érigées dans cette

partie de l'Italie. Il s'est arrêté le dimanche à Ventimiglia pour la bénédiction de la première pierre de l'église, qu'il fait bâtir dans la plaine de Valle Crosia entre Ventimiglia et Bordighera et à côté du temple des protestants.

INDULGENCES SPECIALES pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Mars.

5. s. Jean de la Croix.
9. s. Françoise Romaine.
11. s. Catherine de Bologne.
19. s. Joseph, époux de la S. Vierge.
21. Indulgence plénière tous les jours de la Semaine Sainte, du dimanche des Rameaux, 21 mars, jusqu'au Samedi Saint, 27 du même mois.
28. Pâques.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1880 - Imprimerie de l'hospice s. Vincent de Paul.